

Vingt ans après

Une édition de poche des *Grandes amitiés* et un exemplaire défraîchi du *Paysan de la Garonne* dormaient sagement dans la bibliothèque familiale, mais j'étais jusqu'alors passé à côté. C'est dans la bibliothèque du lycée où je faisais ma khâgne en 1984 que la rencontre s'est faite lorsque je repérais deux ouvrages poussiéreux et qui n'étaient pas sortis des rayons depuis bien longtemps, mais qui collaient doublement avec mon programme d'année : la question du régime de Vichy en histoire et celle du Mal en philosophie, deux matières entre lesquelles j'hésitais encore. Je n'avais jamais eu de maître pour penser, ni même l'idée qu'on puisse en trouver un posthume, j'ignorais tout également du thomisme et de sa scolastique, mais ces deux livres si différents m'invitaient à un complément d'enquête sur leur auteur : comment pouvait-on avoir écrit tour à tour *À travers le désastre* (1941) et *Dieu et la permission du mal* (1963), et ce philosophe, capable d'ouvrir une voie dans les marécages de 1940 comme dans les questions les plus difficiles de la métaphysique, qui était-il ? D'où venait-il ? Qu'en restait-il ? Ces questions s'étaient posées avec de plus en plus d'acuité tandis que je lisais ensuite tout ce que je retrouvais de sa plume au hasard des bouquinistes. Elles s'étaient bien sûr imposées une fois l'agrégation obtenue, à l'heure de choisir un sujet de DEA puis un sujet de thèse.

J'ai dit ailleurs ce que fut cette longue entreprise, ses joies, ses frustrations, et l'ordre dispersé et peu académique dans lequel je remis mes cinq tomes à partir de 1997, pour soutenir l'ensemble le 9 décembre 2000¹. Malgré le lourd investissement consenti, je n'ai jamais regretté l'aventure : les « Grandes Amitiés » et leur fécondité historique venaient bouleverser le paysage très sécularisé de mes « humanités », dessinant toute une histoire qui n'avait pas encore été écrite. Attestant de la marche vivace du « sentiment religieux » au cœur même de notre contemporanéité, cette avalanche de conversions, de « coups de foudre », d'engagements, de controverses et de crises spirituelles, restituaient quelque chose de « l'envers de l'histoire contemporaine² », rendant ainsi celle-ci plus habitable j'espère. Servies par des archives privées inépuisables alors en cours de classement par René et Dominique Mougel, et par les si les nombreuses inter-

1. Voir ici ma part dans l'ouvrage à deux voix avec Étienne Fouilloux, *Religion, Culture et Histoire. Lignes de vie et de recherche*, Paris, CLD Éditions, 2015.

2. Voir François Mauriac, « Les grandes amitiés », *Le Figaro*, 11 juillet 1948.

faces où l'influence de Maritain pouvait s'observer, mes pages s'inscrivaient aussi en faveur d'une histoire religieuse résolument décroisée, passant autant que possible les lignes nationales, doctrinales ou confessionnelles, présente dans tous les ingrédients entrant dans le « bouillon de culture ». Et inspiré bien sûr par le *Feu la chrétienté* d'Emmanuel Mounier, que je revisitais cinquante ans après, le questionnement de mon titre résumait bien la pointe d'une problématique que j'aurais bien voulu prolonger jusqu'au Concile mais que j'avais dû arrêter à la guerre, assez loin cependant pour la justifier : quel que soit le terrain considéré, de son esthétique à sa philosophie politique, en passant par son ecclésiologie, l'effort de Maritain, risqué au « crépuscule » d'un moment de la civilisation, avait tracé l'un des rares chemins praticables dans la sortie désordonnée des « Temps modernes ».

Le jour de ma soutenance, je fis un peu d'allégorie, jouant avec celle du « Docteur angélique » : à qui pouvait bien ressembler « l'Ange du XX^e siècle » ? J'avais repris les mots de Walter Benjamin, qui dans ses thèses « sur le concept d'histoire », en 1940, s'était attardé sur une peinture énigmatique de Paul Klee :

Il semble sur le point de s'éloigner de quelque chose qu'il fixe du regard. Ses yeux sont écarquillés, sa bouche ouverte, ses ailes déployées. Son visage est tourné vers le passé. Il ne voit qu'une seule et unique catastrophe, qui sans cesse amoncelle ruines sur ruines et les précipite à ses pieds. Il voudrait bien s'attarder, réveiller les morts, rassembler ce qui a été démembré. Mais une tempête souffle du paradis, qui s'est prise dans ses ailes, si violemment que l'ange ne peut plus les refermer et elle le pousse irrésistiblement vers l'avenir auquel il tourne le dos, tandis que le monceau de ruines devant lui s'élève jusqu'au ciel. C'est à cela que doit ressembler l'Ange de l'Histoire¹.

Par certains côtés, c'est bien ainsi que Maritain m'apparaissait également ; il y avait de la blessure dans son parcours, de la compassion dans son regard et du *lamento* dans son style. Mais « l'Ange de l'École » faisant « redescendre la pensée de saint Thomas dans la rue », enracinant des ruptures dans des continuités, tirant sans cesse du vin neuf des vieilles outres ; celui que Daniel Halévy nous avait décrit dans les années 1920 « les pieds éclaboussés de parousismes, intégrismes et paroxysmes et plein d'arabesques étranges et de zigzags cubistes au bas de sa robe angélique », convertissant tout ce qui bouge, à quelques exceptions fâcheuses comme Maurras ou Gide ; le compagnon de route des Anges chanteurs, poètes et musiciens de Cocteau, de Chagall ; l'Ange au sourire, descendu de son portail médiéval pour un toit de Meudon, avait toujours regardé aussi vers l'avenir, assez pour qu'on puisse l'imaginer plutôt sous les traits de « l'Ange espiègle » d'Arcabas, de la chapelle Saint-Hugues de Chartreuse, traversant l'incendie – à bicyclette, poussé par un élan très bergsonien que mon travail a voulu retranscrire, et porteur pour son temps d'une bonne nouvelle.

Thèse engagée sans doute, mais n'est-ce pas aussi le but de l'exercice ? Gérard Cholvy mon patient directeur, et Christian Amalvi, Michel Bressolette, le cardinal Georges Cottier, Étienne Fouilloux, Jacques Prévotat, membres de mon jury, ne m'en tinrent pas trop rigueur : qu'ils soient ici encore remerciés, avec

1. Walter Benjamin, *Sur le concept d'histoire*, IX, 1940 (*Œuvres*, III, Gallimard, « Folio-essais », 2000, p. 434).

Pierre Barral, Jean-Dominique Durand, Carol Iancu et Yves-Marie Hilaire. Elle circula parmi les amis historiens et dans les cercles thomistes et maritainiens ; elle a été assez souvent utilisée dans des travaux postérieurs que mon supplément de bibliographie signale ici. Si à mes yeux et malgré sa longueur, il lui manquait encore quelques chapitres, j'ai eu des occasions de la compléter depuis ; désormais président du « cercle d'études Jacques et Raïssa Maritain », je m'en ménage d'autres encore. Trop abondantes cependant pour que deux premières tentatives d'édition aboutissent, et déconcertantes peut-être par leur titre allusif qui se saisissait du droit de notre profession à fermer, à ouvrir les périodes historiques, ces pages s'étaient habituées à une distribution incomplète et parcimonieuse. Faute de temps pour les reprendre et d'envie pour les condenser, je m'en étais presque fait une raison, n'osant même plus espérer quelque publication posthume. Vingt ans après ma soutenance, c'est donc l'amitié qui les réveille, et il me faut remercier d'abord de tout cœur Gérard Dédéyan et Dominique Avon qui en ont eu l'initiative, les éditions de l'Arbre bleu ensuite et tous ceux qui en souscrivant ont rendu ce lourd projet possible. C'est une dette de reconnaissance plus forte encore qui me lie à Nathalie Viet-Depaule, Tangi Cavalin et Augustin Laffay, qui ont entièrement assumé la charge de la révision, de l'illustration et de l'édition : c'est un peu sous leurs traits que j'imaginerai désormais la providence, quand tombent sur nous des dons inattendus, immérités.

Michel Fourcade

18 octobre 2000 – 18 octobre 2020